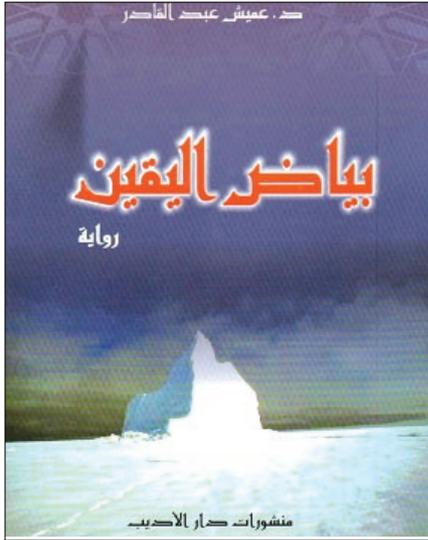


«BAYADH EL YAKINE» DE ABDEL KADER AMICHE AUX ÉDITIONS DAR EL ADIB

## Une machination de toutes pièces !

Dans le cycle de conférences au niveau de la bibliothèque de Chlef, il nous a été donné l'opportunité de faire connaissance avec le D' Amiche-Abdelkader, écrivain et professeur de lettres arabes à l'université Hassiba-Ben-Bouali. La salle a fait le plein avec tous les passionnés d'écriture.

L'auteur est né à Chlef en 1950. Il ne fréquente l'école officielle que pendant quatre années, mais sa volonté de s'instruire ne s'en trouve pas pour autant émoussée. Grâce aux cours du soir et par correspondance, il s'adjugera un bac lettres. Il s'inscrira à l'université en 1980. Après une licence en lettres arabes, il enseignera pendant 15 ans. Le magistère obtenu en 1994 et le doctorat en 2002 lui permettront de devenir professeur d'université. Au lycée, il taquinait déjà la muse, mais c'est le journal *El Djemhouria* qui le fera connaître dans la rubrique «Le club des écrivains», page qui découvrira des talents comme Amine Zaoui, Rabia Djalti, Belachène Amar. Mais il tient à nous faire savoir que son égérie n'est autre que sa mère, qui chaque soir lui relate un événement comme dans le conte des *Mille et Une Nuits*. Et c'est dans cette narration fleuve qu'il va puiser toute son inspiration. En 1982, il sera lauréat du premier prix au concours organisé par la revue *Évolution et culture*. Son premier roman paraîtra à l'Enal, en 1986, sous le titre *Dairat el makhdouine*, puis *Les temps difficiles*, *L'écho*, *Contes pour enfants* à Dar El Gharb, *Roman moderne*, *La pureté de la certitude*



de (2006), *Khetab Elserdi* (2007) à Dar El Adib.

Le roman *Bayadh El Yakine* est né d'un choc psychologique, à la suite d'une information rapportée par TV5 relatant la mort horrible d'une jeune fille tchétchène, enlevée et assassinée par des éléments armés et que l'on remettra à ses parents, avec une jambe en moins. Ce trouble va réveiller chez l'auteur un autre souvenir enfoui dans son subconscient. En effet, 50 ans plus tôt, en pleine Révolution algérienne,

un groupe d'hommes vient leur rendre visite. Il est frappé par une bosse dans leur dos. Resté dehors, il n'entendra que les lamentations déchirantes de sa mère. Plus tard, il apprendra que c'étaient des moudjahidines, venus leur annoncer la mort de son frère aîné au maquis. Sa conscience est ébranlée. Il ne comprend pas que des êtres humains puissent commettre de telles atrocités. Pour évacuer ce poids qui oppresse son esprit, il va mettre en route ce roman

lequel il va imaginer que la mort de l'étudiante à Grosny n'est qu'une machination montée de toutes pièces et une désinformation médiatique, dans le but évident est de semer la terreur chez les indépendantistes. La jeune fille tchétchène, Heidi, prise pour morte, entendra son père lui faire la promesse de l'envoyer étudier à Constantine, car il y a de la neige comme à Grosny. Tel l'artiste Chointaoo, qui après avoir brûlé tous ses pinceaux, va s'évanouir dans sa toile, représentant un paysage de brume, l'auteur (dans le roman) va se lancer dans une recherche éperdue, effrénée. Il se rendra à l'université Emir Aek. Sur son portable, il aura la photo de la disparue, qui lui apparaîtra sous les traits de cette avocate palestinienne, kamikaze. Son trouble est tellement grave qu'il pensera que le corps s'est reconstitué à la manière d'un clone. A chaque personne ressemblante, il dira : «Tu es Heidi», mais il bute sur la même remarque : «Voyons, elle est morte, les informations l'ont annoncé.» Pour bien saisir l'ampleur de la tourmente qui s'est emparée de l'auteur, lisons le commentaire de M. Boudia. «Une romance pour élever la femme à un rang de grâce et de sérénité et vouer tout son amour à un modèle combien humain, sain et sans tâches» et la couverture au dos du livre : «Je suis le romancier affublé de son héroïne, que mon imagination a construite de toutes pièces... Mon exemple est celui de Heidi née entre les mots et s'est éteinte en souriant entre les errances spirituelles du conteur dans une nuit enneigée.»

Medjdoub Ali

## ÇA MARCHE AU SALON DJURDJURA DU LIVRE

Installé depuis une semaine au niveau des salles d'exposition de la maison de la culture Mouloud-Mammeri de Tizi-Ouzou, le salon Djurdjura du livre, où l'on dénombre une quinzaine d'exposants entre éditeurs et libraires, a l'air d'avoir pris un bon départ au vu de l'affluence au niveau des stands et, notamment, si l'on devait se fier également aux propos des exposants. Le succès était pendant les premières journées quelque peu modeste et relatif au regard du nombre d'exposant restreint, de l'espace tout à fait réduit pour ce genre de manifestation, du peu de nouveautés proposées à la vente et enfin et surtout, de la cherté du livre dans notre pays par rapport au pouvoir d'achat de la majorité des citoyens.

Les visiteurs, jeunes pour la plupart, n'ont cessé d'affluer vers les différents stands suffisamment fournis en ouvrages scientifiques, technologiques et de culture générale en quête de nouveauté et de prix abordables, choses plutôt difficiles à réunir pour assouvir sa soif du savoir. A défaut de pouvoir combler tous leurs désirs et besoins, bon nombre de visiteurs se contentent, admiratifs mais la mort dans l'âme, de satisfaire leur curiosité en parcourant les tables des

matières et les pages d'ouvrages au-dessus de leurs moyens. Les autres, ceux qui peuvent malgré tout consentir quelques sacrifices, opèrent des choix rigoureux correspondant à leurs besoins prioritaires et incontournables. Il s'agit là d'étudiants, de fonctionnaires, cadres moyens ou de citoyens ordinaires d'un niveau culturel intermédiaire. Les ouvrages scientifiques et techniques, les nouveautés littéraires, les ouvrages de référence et de culture générale, l'histoire, les langues et civilisations sont les plus sollicités par le public aux dires des exposants.

Le salon Djurdjura du livre, qui s'achève aujourd'hui, a eu au moins le mérite de mettre en évidence la soif de lire et de savoir de larges pans de la société en soulignant le manque flagrant d'infrastructures appropriées à ce genre de manifestations. C'est peut-être la vocation de la Maison de la culture d'accueillir ce genre de manifestations, mais vouloir restreindre leur impact que de le faire dans les limites d'un hall et de deux salles d'exposition aux surfaces limitées, la quinzaine d'exposants occupant toute la surface disponible, le souligne sans besoin de commentaires.

B. T.

### THÉÂTRE NATIONAL D'ALGER

Une soirée-hommage est organisée ce soir à partir de 19h par l'Association artistique et culturelle du troisième millénaire en l'honneur des doyens du cinéma et du théâtre algériens, Larbi et Wahiba Zekkal.

### PREMIER TOUR DE MANIVELLE DE «IRONIE DU SORT» DU RÉALISATEUR AHMED DJENNADI À BÉJAÏA

## L'histoire d'un émigré qui tourne mal

Le jeune réalisateur Ahmed Djennadi a donné, lundi dernier, le premier tour de manivelle de son nouveau film d'expression kabyle *Yra d'eg unyir* (ironie du sort) au niveau de la place Gueydon de Béjaïa.

Le coup d'envoi symbolique de la deuxième œuvre de ce jeune réalisateur et journaliste de la chaîne Berbère Télévision, qui a déjà produit 2 feuilletons en kabyle (*L'Étre cher* (2006) et *Ussan Enni* (2007)) de 8 épisodes chacun, s'est déroulé en présence des journalistes locaux ainsi que d'une nombreuse foule de curieux.

Le trame du film de 52' dont le scénario est signé par le réalisateur et également producteur Ahmed Djennadi, selon la présentation qui a été faite à l'intention des médias présents, décrit l'histoire d'un jeune Algérien expulsé de France. L'émigré, comme le prénomme les jeunes du village, revient ainsi malgré lui au bled découvrir le pays de son père.

Accueilli par son cousin da Belkacem, Tahar l'émigré, dont le personnage central du film est interprété par Chehata Ahmed, un jeune acteur égyptien vivant en Algérie et maîtrisant parfaitement la langue de Massinissa, éprouvera toutes les difficultés à s'adapter à sa nouvelle vie.

Après avoir vainement cherché un emploi pour s'insérer dans la vie active, le jeune émigré finira par verser dans la délinquance.

Avec son cousin et un ami, dont les personnages sont interprétés respectivement par Tewfik Guelati et Benatsou Said, il constituera un groupe de mal-fauteurs. La réussite des premiers cambriolages de magasins aiguëra un peu plus l'appétit du



groupe pour envisager d'autres forfaits plus importants comme le hold-up d'un poste en plein jour, des faux bagages sur les routes, ou encore s'attaquer aux vieux retraités de France.

A. Kersani

### CHEHATA AHMED AU SOIR D'ALGÉRIE

## «Ce personnage, je l'ai croisé dans ma vie»

#### Pouvez-vous vous présenter ?

Issu d'un mariage mixte franco-égyptien, j'enseigne actuellement les français dans une école primaire dans la commune d'Aït Mohli (Sétif). Titulaire d'une licence de langue française, je me suis également intéressé à la langue de Massinissa à l'université de Béjaïa pour faire deux années d'étude en tamazight. J'ai commencé par être mannequin pour Alcost Costume Algérie

#### Comment s'est faite votre rencontre avec Ahmed Djennadi ?

Dès que j'ai lu l'annonce pour le casting du film, je me suis porté candidat avec la ferme intention d'arracher le rôle. Au début, c'était un peu polémique de choisir un Égyptien pour jouer ce rôle. Le réalisateur Ahmed Djennadi m'a fait entièrement confiance parce que je cadre avec le profil du personnage du film. Je suis déjà émigré, issu d'une mère française. Le personnage Tahar du film, je l'ai croisé plusieurs fois dans ma propre vie. Ce n'est pas difficile de jouer le rôle. Pour moi, c'est plus une personne qu'un personnage.

#### Est-ce votre première expérience dans le cinéma ?

C'est ma première expérience sur le plan cinématographique mais je suis depuis longtemps dans le milieu artistique comme mannequin, musicien et chanteur oriental. J'ai fait aussi du théâtre durant cinq années au lycée et à l'université.

A. K.

Lesoirculture@lesoirdalgerie.com